

Raymond Burki : l'humour au bout du pinceau

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Burki, Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralités : aînés**

Band (Jahr): **32 (2002)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-828063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Raymond Burki

L'humour au bout du pinceau



De nombreux lecteurs de *24 heures* commencent la lecture de leur journal préféré par la fin. La faute à Raymond Burki et à ses célèbres dessins, qui mettent un petit coin de bonheur dans l'avalanche de mauvaises nouvelles quotidiennes. Mais qui se cache derrière cet artiste à l'anarchisme discret ?

Enfant de Lausanne, il a passé sa jeunesse dans le quartier de La Sallaz, à une époque où l'autoroute n'était encore qu'au stade de vague projet. Il affirme avoir passé une enfance heureuse entre ses parents et ses frères. En compagnie de son grand-père, il allait traquer les taupes dans les champs voisins. De ce temps lointain, il a gardé un amour immodéré pour la nature.

Aujourd'hui, il habite quelques kilomètres plus loin, sur les hauteurs d'Epalinges, dans une drôle de maison biscornue, œuvre d'un architecte original, sans doute inspiré par les bandes dessinées. Père tranquille du dessin humoristique, il partage sa vie entre sa famille et une passion immodérée pour la pêche à la truite. Mais attention : sous ses airs de faux timide se cache l'âme d'un créateur féroce, qui fustige en deux coups de crayon les personnalités du pays. Rencontre avec un artiste qui a choisi la plus efficace des armes : l'humour.

«Mon rêve était de devenir dessinateur de mode»

– Quand et dans quelles circonstances avez-vous découvert votre passion pour le dessin ?

– A l'école déjà, je dessinais dans les marges des cahiers. En ce temps-là, je préférais caricaturer les profs plutôt que de dessiner les animaux empaillés.

– Etes-vous né avec le don du dessin ?

– Oui, certainement. Mais je crois que tous les enfants savent dessiner, parce qu'ils n'ont pas de barrière. Moi, j'adorais le dessin. Quand on a une passion, on progresse forcément. Adolescent, mon rêve était de devenir dessinateur de mode. Par la suite,





Raymond Burki, chez lui, à sa table de travail

je me suis mis à la peinture. Je voulais faire les beaux-arts, mais je suis sorti de l'école à seize ans et l'âge d'admission était fixé à dix-huit. Je me suis donc lancé dans un apprentissage de retoucheur photo, aux Imprimeries populaires, à Lausanne. C'était un métier très artistique, car on retouchait les photos au pinceau.

– **Cet apprentissage convenait-il à vos goûts artistiques ?**

– Oui, sauf que c'était l'usine. Il y avait une sonnerie à 7 h le matin, une autre à 18 h. J'aimais bien travailler au pinceau, évidemment, mais pas dans ces conditions... On nous avait dit qu'il s'agissait d'un métier d'avenir. Or, aujourd'hui, il n'existe plus.

Je ne regrette rien, parce que j'ai acquis une grande dextérité au pinceau.

– **Combien de temps avez-vous exercé cette profession ?**

– Je l'ai pratiquée une dizaine d'années, à Lausanne, puis j'ai filé à Paris, pour fuir l'armée et l'école de sous-officier. J'étais sorti de l'école de recrues psychologiquement malade, avec une haine du militaire. A mon retour, j'ai continué mon métier. Et puis, il y a eu du chômage technique à la fin des années septante. J'avais plus de temps pour dessiner.

– **Quand avez-vous été publié pour la première fois ?**

– En 1976, j'ai envoyé deux dessins à la *Tribune de Lausanne*, à l'époque des Jeux olympiques. Le premier est paru le lendemain, et le second le surlendemain. J'étais évidemment aux anges. Ensuite, j'ai envoyé mes dessins à 24 heures, qui en publiait un par semaine. Puis Jean-Marie Vodoz, le rédacteur en chef, m'appelait régulièrement pour m'en commander. J'ai alors quitté

mon métier pour devenir dessinateur de presse.

– **Quand s'est situé ce changement de carrière ?**

– Je suis Vaudois, alors le changement s'est effectué en douceur. J'ai vraiment abandonné mon ancien métier au début des années quatre-vingt. Heureusement que ma femme gagnait un salaire correct, parce que j'étais payé 40 francs le dessin et j'en plaçais au maximum deux par semaine. Le calcul est vite fait...

– **Mais votre situation s'est rapidement améliorée.**

– Oui, car on me demandait de plus en plus de dessins; les prix ont augmenté et j'ai ensuite été engagé comme un salarié.

– **Votre femme était-elle aussi dans le métier ?**

– Elle était dessinatrice en machines. Elle l'est toujours, mais elle ne pratique plus.

– **Avez-vous des enfants ?**

– Oui, j'ai deux fils, Stanislas, qui a 20 ans et qui fait l'Ecole des beaux-arts, l'ECAL, en section cinéma, et Quentin, âgé de 17 ans, qui fait du théâtre et de l'improvisation. Il est au gymnase. Ils ont tous deux des dons artistiques et j'en suis fier.

– **Ils ont donc subi l'influence de leur père.**

– Ils savent très bien dessiner, mais ils se destinent à d'autres formes d'art.

«J'ai toujours des doutes sur mon travail»

– **Comment se passe un jour dans la vie de Raymond Burki ?**

– Cela se passe tranquillement. Le matin, j'ai des petits boulots à faire pour des copains. Je refuse tout travail extérieur au journal. J'écoute continuellement la radio, afin d'être tenu au courant de l'évolution de l'actualité. Ensuite, j'arrive à mon bureau vers 14 heures. Je parcours rapidement les journaux du jour, avant de participer à une conférence de rédaction, où se déterminent les sujets à paraître le lendemain. Puis, je me mets à ma table de travail et je réfléchis. C'est le moment le plus délicat. Si un sujet est bon, générale-





ment l'idée vient relativement vite. Mais parfois plusieurs heures de réflexion sont nécessaires. Vers 19 heures, je vais montrer mes dessins au rédacteur en chef.

– Combien de dessins lui proposez-vous ?

– Deux ou trois esquisses, parfois sur des sujets différents. J'ai besoin d'avoir un avis extérieur. J'ai toujours des doutes concernant mon travail. Lorsque le chef a choisi, je réalise mon dessin. C'est alors la partie de plaisir. Je dois quelquefois lutter contre le temps, parce que mon dessin doit être livré avant 22 heures. Finalement, la journée est assez longue...

– Y a-t-il des sources d'inspiration meilleures que d'autres ?

– Souvent, un sujet s'impose par son actualité. Mais il y a des semaines creuses, où il ne se passe pas grand-chose. Je pars de l'idée que je vais trouver de toute façon. Souvent on me dit que cela doit être angoissant d'affronter la feuille blanche. Elle ne reste pas longtemps blanche. Je laisse mon esprit vagabonder. Je bois trois ou quatre cafés, je fume un paquet de cigarettes. Parfois l'idée vient en voiture. Ah! si j'avais la recette exacte...

– Quels sont vos têtes de turc, dans le domaine de la caricature ?

– Ces temps-ci c'est plutôt une tête de Marocaine, avec Nelly Wenger. La première fois que je l'ai rencontrée, sur le plateau de *Zig Zag Café*, je m'attendais à recevoir une paire de baffes. Mais elle est assez intelligente et prend la chose avec humour. J'adore aussi dessiner les personnages politiques, qu'ils siègent au niveau local, cantonal ou fédéral. J'aime également caricaturer les spor-



Le dessinateur avoue une passion pour la pêche en rivière

tifs ou les vedettes du spectacle. Généralement, les gens qui sont caricaturés apprécient mes dessins. De plus en plus souvent, ils demandent l'original qui les représente.

– Les conseillers fédéraux ont-ils de l'humour ?

– La majorité en ont. Otto Stich, par exemple, trouvait qu'on était trop gentil avec lui.

– Et Christophe Blocher ?

– J'espère toujours avoir une plainte de sa part, mais cela n'est pas encore arrivé!

– Les réactions sont donc généralement bonnes ?

– Oui, sauf peut-être lorsque je dessine le pape. Le fait de le représenter est mal perçu par certains lecteurs. Ils imaginent qu'il s'agit d'un manque de respect.

– Alors, parlons de la censure. Y a-t-il des sujets à éviter ou la liberté est-elle totale ?

– Il s'agit plutôt d'autocensure. Il faut éviter de dessiner une zigounette en érection dans 24 heures. Ce qui est intéressant, c'est de trouver une idée qui ne soit pas vulgaire, lorsqu'on représente un dessin sur le thème du Viagra, par exemple. J'aimerais bien réaliser quelques dessins croustillants, à publier dans des revues comme *Charlie Hebdo*, mais je n'ai pas le temps.

– Il y a les réactions des politiciens, mais aussi celles des lecteurs. D'où viennent les réactions les plus fortes ?

– Généralement, elles émanent de gens racistes. Lorsqu'on fait un dessin en faveur des réfugiés ou quand on explique le problème des sans-papiers, on reçoit des lettres ano-

nymes qui nous souhaitent tout le mal possible. J'en reçois heureusement assez peu.

– **Qu'est-ce qui vous fait rire et qu'est-ce qui vous fait bondir?**

– J'ai l'impression d'avoir un peu l'esprit déformé par l'actualité. Je ne peux plus écouter les informations sans chercher le petit truc, le petit défaut, sans me moquer des politiciens. Un discours de Pascal Couchepin me fait hurler de rire. En revanche, les spectacles d'humour ne m'amusent pas trop. A part ceux de François Silvant ou de Yann Lambiel. Avec ce dernier, je vois mes dessins qui bougent. Il m'apporte beaucoup, quand il imite Blocher. Il en a non seulement la voix, mais aussi le comportement physique.

«Un discours de Couchepin me fait hurler de rire»

– **Outre le dessin, avez-vous d'autres passions?**

– J'ai la passion de la pêche, depuis mon enfance. A 14 ans, j'avais pris une truite de trois kilos dans l'Orbe, en face du pénitencier. J'ai conservé la tête dans du formol. Je pratique une pêche sportive, où il faut parcourir des kilomètres en remontant une rivière, à travers les gorges. Je suis un spécialiste de la Menthue. J'adore cette rivière, qui est tellement belle. Le fait de remonter une rivière, ça ne lave pas seulement les pieds, mais la tête également. J'arrive à effacer tous mes problèmes et à me revitaliser.

– **Mangez-vous les poissons que vous pêchez ou les relâchez-vous?**

– Je les mange, bien sûr! Ce sont les Américains qui pêchent une truite et la caressent avant de la rejeter à l'eau... Puis qui vont au supermarché acheter un poisson sous vide, bourré d'antibiotique et saumoné artificiellement.

– **Quand trouvez-vous le temps d'aller pêcher?**

– Généralement le dimanche matin de très bonne heure, lorsque tout le monde dort, pour ne pas trop empiéter sur ma vie familiale. Ou alors, les matins de semaine, quand un orage se prépare. Je prends ma canne et mes bottes et je vais au bord du Talent ou du Flon, qui sont tout

proches. Le canton de Vaud compte 4000 km de rivières, alors il y a de quoi faire...

– **Quel est pour vous le sujet bonheur, le sujet idéal?**

– Il y a des sujets qui me plaisent beaucoup, comme l'environnement. Pour moi, un bon dessin c'est avant tout une bonne idée. Afin qu'il soit compris du premier coup d'œil. Ensuite, il faut qu'il soit graphiquement équilibré. Quand les deux sont réunis, je suis très content. Mais c'est rare.

– **Où vous situez-vous sur le plan politique?**

– A gauche de la gauche. Je ne pourrais même pas adhérer au parti socialiste. Mais je suis pourtant le premier à critiquer Joseph Zyziadis et compagnie. On est tous sujets à dessins.

– **Etes-vous un dessinateur et un homme comblés?**

– Professionnellement et familialement, oui, tout à fait. Mais un artiste, c'est toujours un type écorché. Je suis très pessimiste. Il faut vraiment que je boive un bon verre de Bordeaux pour être euphorique. Pourtant, quand je me retourne sur mon passé, je m'aperçois que je nage en plein bonheur.

– **Le dessin est-il un exutoire?**

– Oui, ce sont des petits cris. Ça fait plaisir de caricaturer Christophe Blocher, par exemple.

– **Rêvez-vous de faire quelque chose de plus sérieux?**

– J'ai fait de la peinture à l'huile. Mais je suis déformé par la caricature. Je ne crois pas que je pourrais dessiner des portraits.

– **Si demain vous n'aviez plus de nécessités financières, feriez-vous autre chose que de la caricature?**

– Oui, je ferais du dessin animé. C'est à cela que je pense. A des petits dessins, qui bougent bien. C'est un peu mon rêve secret. D'après mes calculs, je devrais prendre ma retraite en 2014, mais j'espère secrètement m'arrêter un peu avant.

– **Prendre votre retraite, cela signifie quoi?**

– Pour le moment, je suis passionné par mon travail et il m'est difficile d'arrêter. La retraite, c'est à la fois loin et très proche. Je continuerai de travailler, car cela demeure un plaisir.

**Interview: Jean-Robert Probst
Photos Jean-Claude Curchod**



MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Le bleu

Une odeur

Le café moulu

Un livre

Les Vraies Richesses

Un écrivain

Jean Giono

Un chanteur

Michel Buhler

Un peintre

Eugène Burnand

Un réalisateur

Stanley Kubrick

Un film

Et au Milieu coule une Rivière

Une recette

Les saltimbocca à la romana

Un pays

La Suisse

Une qualité humaine

La gentillesse

Une personnalité

Albert Einstein

Un animal

La panthère noire

Une gourmandise

Les bretzels

A lire: *Burki 01*, Editions 24 heures.